

## Nouvelles perspectives en sciences sociales



# De la scarification au tatouage : une écriture intime From Scarification to Tattooing: An Intimate Writing

Catherine Rioult

Sur le thème du tatouage

Volume 15, numéro 1, novembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1068180ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1068180ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioult, C. (2019). De la scarification au tatouage : une écriture intime. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 15 (1), 65–92. <https://doi.org/10.7202/1068180ar>

Résumé de l'article

Dans les sociétés traditionnelles, le corps sert de carte d'identité.

L'anthropologie a mis en évidence que le corps marqué par des scarifications et/ou des tatouages porte le système de signes d'un groupe social qui permet à un individu d'en identifier un autre au premier regard.

La psychanalyse permet, elle, d'accéder au discours que le jeune ne peut pas énoncer verbalement mais qu'il inscrit sur sa peau, dans les scarifications et les tatouages.

L'histoire de plusieurs adolescentes, au travers de leur parcours psychothérapeutique, montre comment elles sont passées des scarifications qu'elles s'infligeaient dans le secret de leur douleur de vivre à un tatouage choisi et assumé aux yeux de tous.

Le tatouage, élément ornemental de marquage corporel, a eu pour elles une fonction de sublimation de leurs pulsions destructrices.

## De la scarification au tatouage : une écriture intime

**CATHERINE RIOULT**

Nouvelle Faculté Libre (Paris) et Université Paris VII

« Ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est la peau »<sup>1</sup>

« Le corps est le premier lieu où la main de l'adulte marque l'enfant,  
il est le premier espace où s'imposent les limites sociales  
et psychologiques données à sa conduite,  
il est l'emblème où la culture vient inscrire ses signes  
comme autant de blasons »<sup>2</sup>

**L**e corps et ses oripeaux sont les premiers supports et outils d'expression de la pensée pour l'homme. Oripeaux est à comprendre comme tout ce qui se voit, qui est extérieur au corps : les vêtements, les ornements, les bijoux. C'est aussi ce qui ne se voit pas directement, ce qui se perçoit par une étude attentive de l'individu, c'est-à-dire son langage, ses postures corporelles et même le mode de relation qu'il entretient avec les autres et avec le monde, son identité même.

Dans nos sociétés contemporaines, nous avons souvent l'occasion de rencontrer des personnes, jeunes et moins jeunes, porteuses

<sup>1</sup> Paul Valéry, *L'idée fixe ou Deux hommes à la mer*, Paris, Les laboratoires Martinet, 1932, p. 22.

<sup>2</sup> Georges Vigarello, *Le corps redressé*, Paris, Armand Colin, coll. « Dynamiques », 2004 [1978], p. 9.

de marques corporelles comme les tatouages et les scarifications. Le marquage corporel est, pour certains adolescents, un acte par lequel ils expriment leur rapport au monde.

Les professionnels de santé s'inquiètent d'une nette augmentation de ce marquage. Il prend parfois la forme d'une épidémie dans certains collèges et il est aussi de plus en plus visible sur internet. Dans cet article, nous nous intéresserons essentiellement aux adolescents que nous rencontrons professionnellement dans divers lieux de soin.

En associant un travail de recherche anthropologique et deux présentations de cas cliniques d'adolescents rencontrés professionnellement, nous questionnerons ces pratiques contemporaines de marquage corporel. Elles ont évolué et leur sens et leurs fonctions ont radicalement changé. À la lumière des disciplines anthropologique et psychanalytique, nous verrons la façon dont ces pratiques sont utilisées, des scarifications au tatouage.

### Un détour anthropologique

Les anthropologues se sont depuis longtemps intéressés aux marques corporelles dans les sociétés traditionnelles. Elles sont de différentes natures : scarifications, tatouages, parfois encore perçage corporel. Dans les sociétés traditionnelles, les scarifications peuvent avoir une fonction analogue aux tatouages, selon la pigmentation de la peau. En effet, les tatouages prévalent en Amérique, en Asie et en Océanie. En Afrique, les scarifications leur sont préférées pour mieux faire apparaître la marque car le tatouage sur les peaux noires n'est pas toujours visible.

La marque corporelle est décrite dans des mythes, elle est inscrite dans des rituels sacrés ou profanes tout au long de l'histoire de l'humanité. C'est un phénomène culturel universel. Claude Lévi-Strauss, à partir de son expérience d'ethnologue chez les *Kadiwéu* du Brésil, constate qu'« Il fallait être peint pour être homme : celui qui restait à l'état de nature ne se distinguait pas de la brute<sup>3</sup> ». Il conclut que si le corps d'un individu n'est pas

<sup>3</sup> Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, coll. « 10/18 », 1974 [1955], p. 216.

marqué, il n'a pas sa place dans le monde puisque nu, le sujet ne se différencie pas de la nature et de l'animal. Il n'acquiert son statut de sujet que par la marque qui le « met au monde » et l'insère au sein de la culture, du groupe ou de la communauté.

Par ailleurs, il a montré dans son ouvrage *Structures élémentaires de la parenté* qu'il n'y a pas de société possible sans les marques de distinction qui servent à indiquer l'appartenance d'un individu à un groupe, lui offrant la possibilité d'une différenciation d'avec le groupe voisin. Les inscriptions sur le corps permettent de situer la position sociale de l'individu et d'indiquer la place du sujet dans la hiérarchie, de même qu'elles sont une trace de son courage et des stades de sa vie. Les inscriptions sur le corps ont lieu dans le cadre des rites de passage. En effet, l'initiation, dans quelque société que ce soit, mime avant tout la mort symbolique du sujet afin qu'il quitte un état considéré inférieur pour accéder à un autre jugé plus favorable, mieux valorisé<sup>4</sup>.

Ainsi, l'homme marqué est un homme qui a été initié. Cet élément est particulièrement important puisque c'est la mémoire qui est portée par la trace. « La mémoire [du] savoir dont sont désormais dépositaires les jeunes initiés<sup>5</sup> » est le signe de leur appartenance à leur groupe.

Dans les sociétés traditionnelles, l'adolescence n'est pas reconnue comme un âge spécifique de la vie, à l'instar de ce qui existe dans nos sociétés contemporaines. L'apparition de la puberté chez les jeunes entraîne donc la mise en place de rites de passage qui vont marquer cette transition du statut d'enfant à celui d'adulte. Le jeune est pris en charge par le groupe. Ces rites de passage comportent presque toujours des scarifications et/ou des tatouages, outre de nombreuses épreuves.

L'anthropologie met en évidence que, dans les sociétés traditionnelles, le corps marqué par un système de signes sert de support au code connu de tous, ce qui permet à chacun d'identifier l'autre au premier regard. Les marques corporelles

<sup>4</sup> Lévi-Strauss, Claude, *Structures élémentaires de la parenté*, Paris, Mouton, 1967 [1947].

<sup>5</sup> Pierre Clastres, *La société contre l'État*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1974, p. 157.

sont liées au caractère religieux, initiatique ou communautaire. « Toute loi, disons-nous, est écrite. Voici que se reconstitue, d'une certaine manière, la triple alliance déjà reconnue : corps, écriture, loi. Les cicatrices dessinées sur le corps, c'est le texte de la loi primitive, c'est en ce sens une écriture sur le corps<sup>6</sup> ».

Selon les cultures et les contextes, les scarifications et les tatouages remplissent des fonctions très variées. Ils indiquent l'appartenance à un clan et permettent de se reconnaître au sein d'une même lignée, ils sont parfois la marque du statut social de l'individu. Ces pratiques constituent parfois un rituel du passage à l'âge adulte. Ils ont une fonction de protection magico-religieuse en rapport avec la pensée animiste, contre des dangers réels ou imaginés. À cela s'ajoute parfois une fonction thérapeutique. Enfin, ces marques peuvent avoir une fonction strictement érotique et/ou esthétique. Claude Lévi-Strauss le mentionne à propos des tatouages : « [ils] ne sont pas seulement des ornements ; ce ne sont pas seulement [...] des emblèmes, des marques de noblesse et des grades dans la hiérarchie sociale ; ce sont aussi des messages tout empreints d'une finalité spirituelle, et des leçons. Le tatouage [...] est destiné à graver, non seulement un dessin dans la chair, mais aussi, dans l'esprit, toutes les traditions et la philosophie de la race<sup>7</sup> ».

Le regard posé sur le lien social éclaire la clinique individuelle. L'anthropologie psychanalytique est à l'interface entre la clinique de l'individu-sujet et la clinique de l'individu-social. Elle permet de repérer les rapports de l'inconscient et de la culture. Sigmund Freud, dans *Totem et tabou*, aborde, en précurseur, l'anthropologie psychanalytique. À partir des travaux des ethnologues, il met en évidence le lien entre les rites propres à des cultures traditionnelles et l'approche psychopathologique d'individu névrosé. Il établit une concordance entre la vie psychique des « sauvages » des sociétés traditionnelles et celle des névrosés des sociétés modernes. Il en déduit notamment qu'il reste en nous quelque

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>7</sup> Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974 [1958] p. 283.

chose des « primitifs ». Le sujet névrosé présente des symptômes de souffrance qui questionnent l'idéal culturel<sup>8</sup>. Cette remarque fait dire à Freud dans son livre *Malaise dans la civilisation* que la culture se construit sur la répression pulsionnelle<sup>9</sup>.

Un point nodal nous apparaît : que ce soit dans les sociétés traditionnelles ou dans le monde occidental actuel, la question de la quête d'identité ou de l'intégration dans un groupe se pose de façon analogue.

### La question du corps

L'élément essentiel de tous les travaux que nous venons de présenter est évidemment le corps. Selon les individus, la question « qu'est-ce qu'un corps et à quoi sert-il ? » apporte une réponse différente.

Si vous demandez à ceux que vous rencontrez « à qui appartient votre corps ? », ils vous répondront spontanément : « mon corps m'appartient », « mon corps n'appartient qu'à moi ». Il s'agit là d'une version moderne du dualisme qui n'oppose plus le corps à l'esprit ou à l'âme comme dans l'héritage judéo-chrétien. C'est plus précisément une réponse typiquement occidentale et post-moderne qui nous paraît évidente. Cependant la question de la libre jouissance de son corps se pose aujourd'hui encore même si nous sommes moins soumis aux dictats de la religion. Dans quelle mesure et jusqu'à quel point le corps individuel m'appartient-il ou appartient-il à la société ? La liberté que nous avons l'impression de vivre est-elle aussi vraie que nous nous l'imaginons ?

Parfois, « j'ai un corps » signifie autre chose : la possession en propre du corps. Cela sert de revendication à certains adolescents pour s'affirmer face à leur famille. « Mon corps est à moi et j'en fais ce que je veux » est le type d'assertion que prononcent certains adolescents. C'est ainsi que les jeunes annoncent cette tâche qu'ils doivent accomplir : se séparer de leurs parents, de leur mère surtout. Revendiquer la propriété de son corps et la possibilité

<sup>8</sup> Sigmund Freud, *Totem et tabou*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2015 [1913].

<sup>9</sup> Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1973 [1930].

d'intervenir sur celui-ci en le modifiant s'avèrent être leur façon de se distinguer. Pourtant, « avoir un corps » ne va pas de soi. Notre corps n'existe que parce que nous le sentons, aussi bien dans la souffrance que dans le plaisir.

Nous pouvons donc avoir la tentation de nous débarrasser de notre corps, quand nous souffrons et celle de nous rabattre sur lui pour l'embellir, notamment. Selon l'époque et le lieu, la représentation du corps est différente. Dire « j'ai un corps » n'a pas le même sens dans les sociétés traditionnelles et dans les sociétés modernes. Maurice Leenhardt, anthropologue, raconte, dans son livre *Do Kamo*, qu'un Canaque qu'il interrogeait sur l'influence des valeurs occidentales lui avait répondu : « vous nous avez apporté le corps »<sup>10</sup>. Chez les Canaques, le corps humain et ses différentes parties portent les mêmes noms que les plantes, la peau est l'écorce, les organes sont les fruits, les intestins sont les lianes et l'ancêtre est un arbre. Le corps humain ne se distingue pas de l'ensemble des signifiants qui constituent la nature, ceci s'inscrit dans la tradition moniste.

Les psychanalystes se sont, eux aussi, préoccupés du corps, non plus seulement comme corps social mais comme lieu d'expression de l'intime du sujet. C'est ce qui nous a conduit à nous interroger sur son statut dans les études psychanalytiques.

Pour Sigmund Freud, « Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface mais il est lui-même la projection d'une surface<sup>11</sup> ». En 1927, il ajoute une note de bas de page où il explique que le moi est finalement dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui ont leur source dans la surface du corps. La genèse du moi remonte donc à la toute petite enfance et prendrait son origine dans les sensations corporelles. Celles-ci sont essentielles et doivent être ressenties pour que le sujet se sente exister.<sup>12</sup>

---

<sup>10</sup> Maurice Leenhardt, *Do Kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien*, Paris, Gallimard, coll. « La montagne Sainte-Geneviève », 1947.

<sup>11</sup> Sigmund Freud, « Le moi et le ça », dans *Essais de psychanalyse*, traduction de l'allemand par André Bourguignon, Paris, Payot et Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot, 2001 [1923] p. 264.

<sup>12</sup> Catherine Rioult, « Scarifications adolescentes : une violence narcissique », *Enfances et psy*, n° 78, 2018, p. 117.

## L'adolescence

L'intrication corps/psyché se retrouve au cœur de l'adolescence, passage de l'état d'enfant à celui d'adulte. Nous constatons que tout bouleversement du corps perturbe le fonctionnement du moi comme en témoignent les écrits de nombreux psychanalystes qui s'occupent d'adolescents.

La place du corps est en effet centrale dans le fonctionnement du sujet à l'adolescence. Le corps réel subit des transformations : apparition des caractères sexuels secondaires, les menstruations et/ou les premières éjaculations. Il est à la fois étranger et proche, aimé et détesté, envié et haï par le jeune pubère. Cette transformation a pour conséquence directe une transformation analogue du corps psychique.

Lorsque l'angoisse et la douleur de vivre surgissent, « prennent corps », le corps justement deviendra le lieu de projection de l'agressivité interne que ressent l'adolescent. Ce corps sera toujours là, à sa disposition, pour recevoir et porter tout ce qui le déborde. C'est sur lui que l'adolescent inscrira les aspects violents de ses émotions, adressées aux autres ou à lui. Son corps devient alors le lieu où se joue le conflit intrapsychique.

« [C'est] dans le contact peau à peau avec sa mère, au moment de la naissance, et plus tard dans le nourrissage, dans la toilette et les soins grâce auxquels l'enfant initie sa présence au monde. Les mouvements de son corps participent pleinement à cet éveil.<sup>13</sup> »

Chez l'adolescent qui a vécu des carences dans ses relations très précoces, la peau ou même l'enveloppe psychique ne remplit pas sa fonction de filtre. L'équilibre psychique vient de la capacité pour un sujet de transformer ce qui est « mauvais » et de contenir ses affects et/ou ses émotions. Ce système nommé par Sigmund Freud « le pare-excitation » est perturbé, débordé et défaillant. L'adolescent est dans l'impossibilité de faire le tri entre toutes les stimulations qui lui viennent de l'extérieur. Il n'arrive pas à penser et se laisse envahir par ce qui peut lui être néfaste. Sigmund Freud (cité par Didier Anzieu) utilise le terme de

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 117.



pare-excitation comme outil de protection à la disposition de la mère. Il arrive que cette mère n'ait pas pu installer un bon pare-excitation « jusqu'à ce que le Moi en croissance de [l'enfant] trouve, sur sa propre peau, un étayage suffisant pour assumer cette fonction<sup>14</sup> ». C'est pourquoi, à l'adolescence, la métamorphose corporelle oblige le sujet à un réaménagement psychologique et relationnel.

Lors de cette phase de changements fondamentaux, la sexualité du jeune prend l'allure d'une explosion à travers une série de manifestations pulsionnelles dont font partie l'excitation sexuelle et la découverte du plaisir, parfois même de l'orgasme.

Freud dans *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, au chapitre III, « Les reconfigurations de la puberté », mentionne qu'à la puberté, les zones génitales priment<sup>15</sup>. Il a bien souligné comment le passage brutal de la pulsion sexuelle latente depuis l'enfance à la possibilité nouvelle de la réaliser, plonge l'adolescent dans l'embarras.

Ces pulsions nous animent depuis notre naissance. Elles sont le moteur de notre existence et nous ne pouvons nous y soustraire. Elles donnent naissance à nos émotions, nos craintes, nos comportements, nos actes et aux conflits psychiques internes que nous vivons. Elles ont à voir avec le corps puisqu'elles y prennent racine et elles ont besoin d'être assouvies. Ces pulsions profitent de la désorganisation physique et psychique de la puberté pour se libérer. Ce qui se joue en cette période de flottement est bien un passage : celui de l'autoérotisme, comme source possible de satisfaction, à la rencontre sexuelle d'un autre être humain avec lequel le plaisir sera accru.

À l'adolescence, la maturation sexuelle génitale a pour conséquence de réactiver le conflit œdipien. L'arrivée massive des pulsions pubères crée chez « l'encore-enfant » un bouleversement, voire même une effraction, dans le fonctionnement psychique.

<sup>14</sup> Didier Anzieu, *Le moi-peau*, Paris, Dunod, coll. « Psychismes », 1995 [1985], p. 101.

<sup>15</sup> Sigmund Freud, « Les reconfigurations de la puberté », *Les trois Essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2018 [1905].

Le corps d'enfant à la sexualité latente va devenir un corps adulte excitable.

L'adolescent se sent menacé par ce corps de plus en plus sexué qui lui échappe. Il tente de le maîtriser et, pour se l'approprier, il exerce ses pulsions agressivo-érotiques sur lui. De plus, par cette atteinte à sa peau, à sa chair, l'adolescent interpelle violemment ses parents.

C'est dans ces tiraillements entre le corps physique et le corps psychique que s'inscrivent les scarifications. L'adolescent qui se scarifie le fait, croit-il, pour mettre un terme aux émois contradictoires qu'il ressent.

### **La peau : support d'une écriture intime**

Les analystes, qui, comme Didier Anzieu, ont prolongé la réflexion de Sigmund Freud, ont défini la peau comme le lieu d'inscription des traces sensorielles tactiles. Dans ses travaux sur le moi-peau, Didier Anzieu dépeint la peau comme une toile, « une sorte de palimpseste » pour reprendre ses mots. « [L]e *Moi-peau* est le parchemin originaire, qui conserve, à la manière d'un palimpseste, les brouillons raturés, grattés, surchargés, d'une écriture "originaire" préverbale faite de traces cutanées<sup>16</sup> ». Pour lui, la peau serait le lieu de l'écriture de l'inconscient, ce qui met l'analyste en position de Champollion, pourrait-on dire. Nous nous souvenons que celui-ci a su décrypter et lire les hiéroglyphes égyptiens en utilisant le même texte écrit dans trois écritures différentes sur la fameuse pierre de Rosette.

Le scarifiant utilise sa peau comme support des messages cryptés qu'il envoie, sortes de hiéroglyphes destinés aux proches, particulièrement aux parents qui sont bien en peine de les déchiffrer. L'analyste, par contre, est susceptible, dans l'accompagnement qu'il fait de l'adolescent en psychothérapie, d'aider ce dernier à découvrir le sens de son geste. C'est par le décryptage de la superposition de plusieurs discours que l'analyste et l'adolescent peuvent appréhender quelque chose de cette écriture particulière. Les discours sont en effet oraux mais aussi portés par

<sup>16</sup> Didier Anzieu, *op. cit.*, p. 128.

le corps et par le geste de la scarification. Nous pouvons remarquer que la tentative de verbalisation par le sujet des émotions qu'il a ressenties n'est pas suffisante pour se défaire des conflits intrapsychiques présentés ci-dessus et que le jeune a besoin d'en arriver au passage à l'acte pour exprimer ce qu'il a besoin de dire sans pouvoir utiliser les mots pour le faire.

Qu'en est-il alors pour ces jeunes, aujourd'hui, de l'utilisation qu'ils font du tatouage ? La notion d'esthétique ne suffit pas à justifier cette forme de marquage corporel. Bien d'autres raisons conscientes ou inconscientes conduisent un adolescent à se faire tatouer.

### **Quelques éléments de l'histoire du tatouage : hier et aujourd'hui**

Les marques corporelles existent chez les humains depuis la nuit des temps. Des distinctions sont à établir entre la pratique socialisée et la pratique individuelle. La population concernée a aussi beaucoup évolué, que la marque corporelle soit volontaire ou non, celles pratiquées par autrui sur le corps d'un autre comme dans les sociétés traditionnelles, ou celles faites par le sujet lui-même.

Cette pratique s'est répandue en Occident avec une fréquence variable suivant les époques.

Les marques corporelles s'inscrivent dans de nombreux champs : anthropologique, religieux et psychologique. Selon le champ d'étude, les marques corporelles véhiculent bien évidemment des connotations différentes, voire divergentes.

Dans les religions, quelles qu'elles soient, les marques corporelles relèvent de la mystique. L'Église s'est opposée à cette pratique puisque Le Lévitique (19-28) précise « Vous ne ferez point d'incisions dans votre chair en pleurant les morts et vous ne ferez aucune figure, ni aucune marque sur votre corps ». Jacques Le Brun, historien et spécialiste de l'histoire religieuse, fait état de certains récits de religieuses qui s'infligeaient des « plaies volontaires » à titre d'inscriptions<sup>17</sup>. On a retrouvé sur leurs corps des mots tels

<sup>17</sup> Jacques Le Brun, « Les discours de la stigmatisation au XVII<sup>e</sup> siècle », *Les Cahiers de l'Herne, Stigmates*, n° 75, 2001, p. 103-118.

que « Jésus », « Dieu » ou « Christ ». Ces mots qu'elles avaient écrits, en recourant à une sorte de tatouage, étaient pour elles une façon de montrer leur appartenance à un ordre religieux, souvent l'ordre franciscain. Ces religieuses laissaient là une sorte de testament indélébile, une façon de rendre le monde témoin de leur inscription dans leur ordre.

Dans l'Antiquité gréco-romaine, cette marque est utilisée comme « signe d'infamie<sup>18</sup> ». On marque les esclaves, les criminels et les déserteurs ainsi que les animaux domestiques (bestiaux, chevaux)<sup>19</sup>. Le marquage est également infligé comme punition, imprimé au fer rouge, sur le front des esclaves et sur la main des soldats. C'est ce qu'on nomme la flétrissure.

C'est à l'époque des grandes explorations que les marins européens découvrent le tatouage des autres cultures. Ils deviennent, de fait, le premier groupe de tatoués du monde occidental. En effet, ils se faisaient tatouer pour garder le souvenir et la trace de leurs contacts avec les « primitifs » d'outre-mer. Ils gravaient ainsi dans leur chair leurs souvenirs de voyages au long cours.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en Europe, la pratique du tatouage s'est diffusée dans certains milieux populaires mais surtout chez des individus en rupture avec leur milieu social. Le tatouage devient alors volontaire. Les populations qui pratiquent le tatouage sont, en plus des marins, des soldats, des prostituées et des détenus.

David Le breton rappelle que « l'importance des tatouages en prison est un fait de longue date<sup>20</sup> ». Il se réfère aux travaux d'Alexandre Lacassagne et de Cesare Lombroso au XX<sup>e</sup> siècle, médecins qui ont créé une école de criminologie<sup>21</sup>. Le tatouage était synonyme de déviance sociale et ils le considéraient comme

<sup>18</sup> Antoinette Gimaret, « Stigmates », dans Michela Marzano (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadridge », 2007, p. 907.

<sup>19</sup> Jacques Gagey et Pierre Adnès, *Phénomènes extraordinaires*, Paris, Beauchesne, 1993, p. 37.

<sup>20</sup> David Le Breton, *Signes d'identité. Tatouages, piercing et autres*, Paris, Métailié, coll. « Traversées », 2002, p. 51.

<sup>21</sup> Cesare Lombroso, *L'homme criminel. Criminel-né, fou moral, épileptique. Étude anthropologique et médico-légale*, Paris, Félix Alcan, 1887 [1876]. Alexandre

un caractère atavique des criminels-nés. La théorie de l'association tatouage et caractère génétique de la criminalité s'arrête dans les années 1930. Puis la pratique du tatouage est décrite chez les sujets qui refusent de s'intégrer dans la société et d'accepter la Loi. Elle traduit une affirmation, à leurs propres yeux et aux yeux des autres, de l'image de leur virilité et affiche ainsi leur appartenance à un groupe. En prison, le tatouage représente une forme d'autobiographie puisque le prisonnier y fait inscrire des éléments importants de l'histoire de sa vie : son lieu de naissance, des dédicaces amoureuses, ses séjours dans les prisons, des noms, des initiales, des cœurs percés de flèches. Le tatouage a là une fonction de mémoire.

Avec la seconde guerre mondiale, le tatouage va apparaître dans son acception la plus horrible lorsque les bourreaux nazis tatouent un numéro de matricule sur le bras des déportés, dans les camps de concentration. Les sujets deviennent des numéros, marqués comme du bétail et vécus par les sujets comme un signe de déshumanisation.

C'est dans les années 1970 que les marques corporelles deviennent plus visibles et sortent des ghettos criminels et de la dissidence sociale, notamment grâce à l'amélioration du graphisme. En outre, il va se féminiser.

En Angleterre ou en Californie, la diffusion des tatouages et autres marques prend un sens particulier. À Londres, les Punks, dans une volonté d'opposition aux conventions sociales et aux apparences physiques, affichent sur leurs corps des marques diverses, brûlures, scarifications, piercing...

Par la suite, comme l'écrit David Le Breton, « la culture punk est détournée et entre dans le circuit de la consommation, transformée en style et en signe d'élégante excentricité<sup>22</sup> ».

Et ce n'est en fait qu'au cours des années 1980 que le phénomène sort de son isolement et se diffuse dans les couches les plus

---

Lacassagne (1843-1924) est cofondateur des *Archives d'anthropologie criminelle, de criminologie, psychologie normale et pathologique*.

<sup>22</sup> David Le Breton, « Tatouages et piercings... un bricolage identitaire ? », dans Catherine Halpern et Jean-Claude Ruano-Borbalan (dir.), *Identité(s). L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Sciences Humaines, 2004, p. 110.

diverses de la société. Il change de statut, n'est plus vraiment un moyen d'affirmer une contestation mais plus une séduction. Ces pratiques corporelles sont affichées par des célébrités, mises en avant par des créateurs de mode, des acteurs, des stars de la musique et des sportifs en vue.

Aujourd'hui, on peut dire que le tatouage fait partie du paysage contemporain, sur l'ensemble du corps, sauf sur certaines zones comme le visage ou les mains qui restent encore peu utilisées. On est passé d'une pratique transgressive, invisible, marginale à une pratique normalisée qui est devenue visible voire ostentatoire.

Nombreux sont les jeunes gens que je reçois en consultation de psychothérapie qui sont tatoués. Ils racontent spontanément le désir qu'ils ont de se faire tatouer. Parfois, certains qui ne parlent jamais des tatouages qu'ils portent, les exhibent au détour de l'expression d'une émotion forte, tristesse, colère ou sentiment d'injustice. Les tatouages viendraient ainsi confirmer un aspect de leur histoire, une façon de la matérialiser et d'apaiser leur souffrance. Quand ces adolescents viennent tout juste de le faire faire, ils sont très « excités ». À chaque fois, ils lui donnent une signification profonde et expriment la volonté de personnaliser leur corps. Ils se font tatouer un motif symbolique pour marquer le passage à une nouvelle étape de leur vie.

### ***Body art, modern primitive et autres***

Les marques sur le corps dans les sociétés traditionnelles d'Afrique, d'Amérique, d'Australie ou de Polynésie suscitent une vive émotion chez certains sujets qui les approchent au cours de voyages ou en regardant des documents. À partir des années 1950-60, un courant avant-gardiste, le *body art* ou l'art corporel voit le jour. Il s'agit d'un ensemble de pratiques et de dispositifs qui utilisent le corps comme un matériau, un support d'expression souvent transgressif remplaçant la toile. Les artistes du *body art* mettent en scène leur corps et vont parfois jusqu'à organiser des performances avec automutilation.

De façon plus récente, des artistes comme Gina Pane (1939-1990) puis Orlan (née en 1947) impliquent leur corps en tant que support de la création plastique. Ce mouvement a à voir avec les modifications corporelles car il inclut tatouage, piercing, scarifications, et fait directement référence à certains rituels des sociétés dites « archaïques ». Dans le courant des années 1960, des artistes, dans la mouvance hippie, ont emprunté une part de leur inspiration dans les pratiques traditionnelles afin de reconsidérer certains codes de l'Occident.

Dans la même tendance que le mouvement *body art*, va apparaître, en 1967, ce terme *modern primitive*, inventé par Fakir Musafar. Le corps est au centre de son travail, dans une volonté de mise à l'épreuve. Il est considéré comme le pionnier des modifications corporelles, il consacre son travail à l'étude et à l'exploration des champs de la conscience de soi. Il expérimente lui-même ses propres limites par des pratiques extrêmes de suspension, perçage, *branding*, *stretching* et autres épreuves mettant en jeu son corps. Très tôt, il s'est intéressé à la culture traditionnelle, lui vouant une grande admiration et tentant une harmonie entre l'homme et la nature. Il a commencé ses pratiques d'abord seul puis, au fur et à mesure, il a organisé des représentations publiques. Il a partagé toutes ses expériences et ses connaissances au cours de conférences et dans de nombreux écrits.

David le Breton, dans son travail de recherche sur les marques corporelles, interroge ce « primitivisme » et mentionne que des tatoueurs comme Ed Hardy enlèvent « le tatouage aux anciennes pesanteurs graphiques pour en faire un art à part entière<sup>23</sup> ».

Ces artistes qui font partie du mouvement *modern primitive* puisent leur inspiration dans les rites des sociétés traditionnelles mais sans avoir l'idée de les reproduire car la démarche a perdu tout son sens originel. La question de la douleur est utilisée mais là aussi il s'agit de la dominer, de tenter de la maîtriser pour la surmonter.

Inspirées de ces mouvements, nous voyons apparaître chez certains, plus ou moins jeunes, des pratiques corporelles qui

<sup>23</sup> David Le Breton, *Signes d'identité. Tatouages, piercing et autres*, p. 197.

dérivent vers le sadomasochisme, en tout cas vers des pratiques extrêmes, organisées dans des groupes de diverses tailles.

Elles ont lieu sous forme de cérémonies, de mise en scène parfois associées à des scénarios sadomasochistes. Elles sont effectuées soit par le sujet seul, soit avec un partenaire. Les sensations fortes dominent, plaisir et douleur cohabitent. L'écoulement du sang provoque chez certains une excitation à laquelle s'ajoute celle de la vue de leur propre sang ou de celui de leur partenaire. En décrivant cette cérémonie, ces sujets parlent de la fascination exercée par celui qui manie la lame quand ils la voient s'enfoncer dans leur chair ou celle de leur partenaire, dessinant des lignes, des courbes et des figures. C'est aussi intense et troublant pour celui qui offre sa peau, sa chair, son corps à la lame de celui qu'il appelle son « maître » que pour ce dernier. Ces dessins, gravés à jamais, seront comme la preuve indélébile de leur dévotion<sup>24</sup>.

Toutes ces pratiques sont, pour certains, un événement spirituel par lequel les jeunes veulent apprendre à se connaître. Nicolas, un adepte du mouvement *modern primitive*, raconte dans un site consacré à ce sujet que pour lui « *cela correspond à un besoin intérieur très profond, un désir de douleur et de larmes. Être confronté à la douleur, dépasser la douleur et aussi savoir la gérer, ça me rend fort*<sup>25</sup> ».

Le *modern primitive* prétend renouer avec le primitif, il doit arborer des cicatrices. Concernant la douleur, ces sujets ont entendu parler de la sécrétion d'endorphine antalgique provoquée par la blessure et ils en font état. Ces opiacés naturellement présents dans le corps vont jusqu'à provoquer une véritable ivresse ou une crise de fou rire. De nombreuses raisons sont avancées par les uns et les autres qui se livrent à ces pratiques : « Les adeptes de ces pratiques développent un discours autour des sensations et des émotions qu'ils éprouvent comme sentir

<sup>24</sup> Catherine Rioult, *Ados : scarifications et guérison par l'écriture*, Paris, Odile Jacob, 2013, p. 49-50.

<sup>25</sup> Témoignages sur le site : <http://archives.arte.tv/tracks/19990709/ftext/piercing.htm>, consulté en 2009. A disparu depuis.



leur corps ou ressentir l'amplification des sensations physiques « je me sens plus vivant qu'en temps normal<sup>26</sup> 27 ».

Plus largement, ce genre de pratiques pose la question du contexte dans lequel elles ont lieu.

Dans le cadre d'une performance artistique, ces adeptes des modifications corporelles, comme ceux que nous avons mentionnés, sont considérés comme des créateurs car inscrits dans une démarche conscientisée et théorisée.

Si on décrypte leurs comportements à l'aide d'une grille plus psychopathologique ou même psychiatrique, la lecture qui en sera faite va les ranger du côté de la pathologie. Ce qui fait la différence entre les deux approches, artistique ou psychopathologique, tient beaucoup aux discours qui sont tenus par les uns et les autres sur ces comportements. Leurs œuvres sont-elles leurs symptômes ? Peut-on envisager la sublimation comme une sorte de mécanisme de défense face au débordement pulsionnel de ces artistes ?<sup>28</sup>

Ces pratiques sont proches du BDSM (*bonding discipline sadomasochiste*) qui va « du simple ligotage à une relation plus marquée de "domination" et de "soumission" de "sadisme" et "de masochisme"<sup>29</sup> ». C'est une pratique sexuelle où sont expérimentées la contrainte physique, les jeux de pouvoir et elle semble plus acceptable aujourd'hui dans la mesure où les partenaires sont consentants. La question de la limite de la douleur y est explorée dans une dialectique douleur/jouissance.

Les marques corporelles s'inscrivent dans une quête identitaire où la capacité à fixer des limites avec soi et l'autre est posée. Le tatouage et les marques corporelles oscillent entre les registres du « sentir » et du « voir », du « donner à voir » et de l'exhibition mais peuvent être aussi constitutifs de la construction de soi.

<sup>26</sup> Même site Internet que ci-dessus.

<sup>27</sup> Catherine Rioult, *Ados : scarifications et guérison par l'écriture, op.cit.*, p. 50.

<sup>28</sup> Catherine Rioult, *ibid.*, p. 53.

<sup>29</sup> Véronique Poutrain, « sadomasochisme », dans Michela Marzano (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007, p. 834.

Nous avons rencontré ces adeptes lors de notre travail de recherche. Certaines pratiques sont relatées et exposées sur des sites internet.

### Vignettes cliniques

Dans son numéro du mardi 4 septembre 2018, le quotidien *La Croix*<sup>30</sup> présente en une un dossier assez exhaustif « Le tatouage s'ancre dans les mœurs ». On y trouve à la fois des témoignages de personnes tatouées et aussi, ce qui est nouveau mais de plus en plus tendance, les témoignages de personnes qui se font détatouer. Selon le sondage IFOP, exclusif pour *La Croix*, près d'un Français sur cinq a ou a été tatoué ou encore 18 % des Français majeurs sont ou ont été tatoués<sup>31</sup>. Il se dit dans différents médias qu'il y a plus de jeunes tatoués que de jeunes non tatoués.

On peut cependant se demander si le tatouage s'inscrit dans une intention exclusivement esthétique, même si c'est le plus souvent le but affirmé de ceux qui se font tatouer.

Depuis une quinzaine d'années, en tant que psychologue, nous recevons de jeunes adultes et des adolescents qui se scarifient et qui, dans un cheminement inédit, en viennent plus tard au tatouage. Les filles sont plus nombreuses que les garçons, ce que constatent tous les professionnels de santé. Elles se donnent de plus en plus à voir sur internet par tous les messages, assortis de photos, qu'elles y postent.

Qu'en est-il aujourd'hui de ces pratiques de marquage corporel entre scarifications et tatouage ?

Ces jeunes filles, que nous recevons en psychothérapie, sont la plupart du temps accompagnées d'un parent, parfois des deux, en tout cas au début de la prise en soin. Le plus souvent, ce sont les mères qui sont présentes. Elles sont complètement désespérées.

Leurs filles sont en proie à des angoisses très fortes et la seule solution qu'elles ont trouvée pour y mettre un terme est de s'entailler la peau. Mais ce qu'elles pensent être un remède est

<sup>30</sup> Raphaëlle Chabran et Thomas Porcheron, « Je, tu, il, elle, nous sommes tatoués », *La Croix*, 4 septembre 2018, p. 2-3, <https://www.la-croix.com/Culture/Art-de-vivre/Le-tatouage-sancre-moeurs-2018-09-04-1200966051>.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.2.

illusoire, l'effet bénéfique ne dure pas et elles sont toujours obligées de répéter le même geste, laissant sur leur corps des traces indélébiles. La cicatrice est la trace d'une souffrance passée, qu'elles ne veulent pas oublier. C'est ce que David Le Breton appelle la conjuration.

Le premier tatouage ou la première scarification effectués par soi-même correspond à la volonté de l'adolescent de marquer une relation affective perçue comme essentielle. C'est une manière de s'incorporer l'autre, de le faire fusionner avec soi par la médiation de son prénom ou de ses initiales, voire d'une dédicace amoureuse. Après une première relation amoureuse, les adolescents cherchent à donner consistance à ce qu'ils vivent comme douloureusement fragile<sup>32</sup>.

C'est à la lumière de plusieurs vignettes cliniques que nous allons explorer ce qui peut se jouer du lien entre ces différentes marques corporelles.

Nous avons eu l'occasion, il y a quinze ans, de suivre une jeune femme dont le parcours de vie a été particulièrement difficile. Marielle, à propos de laquelle nous avons publié un article<sup>33</sup>, a utilisé différents moyens pour atténuer l'immense douleur morale qui l'envahissait. Elle a usé de la drogue, de pratiques à risque et des scarifications. Au fil du temps, ses difficultés se sont apaisées et elle a transformé les attaques au corps qu'elle s'infligeait en pratiques ornementales qui racontaient son histoire. Elle s'est fait tatouer petit à petit des motifs, très délicats, en différents endroits du corps et chaque fois liés à une circonstance particulière de sa vie qu'elle pouvait énoncer verbalement. Elle s'est donc dégagée du passage à l'acte pour une forme plus socialement acceptable d'écriture sur son corps. Cette histoire, ancienne dans notre pratique, a été suivie par de nombreuses autres rencontres dont deux, les plus récentes.

Il y a cinq ans, quand nous avons reçu Elena pour la première fois, elle avait 15 ans. Elle traversait une période difficile. Elle

<sup>32</sup> David Le Breton, *Signes d'identité. Tatouages, piercing et autres*, op. cit., p. 153.

<sup>33</sup> Catherine Rioult, « Marielle et ses tatouages : la beauté des anges comme voile », *Revue P.T.A.H. (Psychanalyse, Traversée, Anthropologie et Histoire)*, n°s 15 et 16, 2003-2004, p. 205-217.

avait fait une tentative de suicide, elle se sentait délaissée par ses amies. À la maison, elle était en conflit permanent avec ses parents. Cette jeune fille avait du mal à s'exprimer. Elle se dévalorisait et disait qu'elle n'était pas à l'aise dans son corps. Nous lui avons proposé des séances de psychothérapie une fois par semaine et sa participation à un atelier d'écriture pour l'aider à mettre des mots sur ses ressentis.

À propos de ses scarifications, Elena a parlé ainsi « en fait, de me couper, cela m'a fait du bien, cela m'a soulagé ; c'est pour cela que j'ai recommencé ». Elle n'a pas pu en dire plus sur les raisons de son geste, c'est comme si sa pensée était inhibée. Ces épisodes ont constitué un événement majeur qui a conduit les parents à amener leur fille chez une psychologue, de surcroît « spécialiste des scarifications ».

Elle avait commencé à se scarifier pour, disait-elle, apaiser « sa souffrance d'exister ». En effet, ce qu'elle a raconté au fur et à mesure des séances indiquait le sentiment très fort de n'avoir aucune place ni dans sa famille ni dans son établissement scolaire ni même auprès de ses amies. Elle s'est sentie complètement acculée et la seule échappatoire qu'elle a trouvée a été le recours aux scarifications.

L'angoisse qui la submergeait l'amenait parfois à un état de déréalisation où les frontières entre elle et le monde étaient devenues poreuses avec une impression de flou. Le recours aux scarifications lui permettait de retrouver les sensations d'un corps vivant. « C'est bien que ça fasse mal, cela me ramène à la réalité, je sens mon corps à ce moment-là ».

Mais les scarifications n'ont pas suffi à la soulager, elle a eu l'impression de ne pas être entendue par ses parents et elle a fait une fugue.

Quand nous la recevons seule, Elena parle assez facilement d'elle mais de façon très factuelle ou descriptive. Elle nous dit que « ça va mieux », qu'elle « dort mal » et qu'elle a toujours des angoisses mais « à part cela, tout va bien ». Souvent, elle arbore un sourire forcé que nous essaierons d'interroger tout au long des

séances. Les différents entretiens auront pour objectif de l'aider à verbaliser ce qu'elle ressent. Cela n'est pas aisé pour elle.

Lors d'un atelier d'écriture où la consigne était « La première fois que... », voici ce qu'elle écrit :

La première fois que j'ai appelé quelqu'un parce que j'étais mal.

Deux mois de vacances étaient passés. J'étais assise seule, dans ma chambre. Je ne sais plus où étaient allés papa, maman, mon frère et ma sœur. Je me rappelle juste d'un appel de maman qui m'engueulait pour je ne sais plus quelle raison. Alors me revoilà assise par terre dans ma chambre, les larmes inondaient mes joues. J'étais en colère contre elle. Je ne voulais plus qu'elle s'acharne sur moi à chaque fois qu'elle était en colère. Mais comme à chaque fois, cette colère que j'avais contre elle, je la retournais contre moi. Et je fis ce que je faisais à l'époque quand j'étais énervée. Je pris une lame, la collais contre mon bras et tranchais ma peau. Quand je me rendis compte de ce que j'avais fait, je lançais loin la lame. J'avais promis d'arrêter. Je voulais arrêter ça. Je courus dans le salon et attrapai mon téléphone. Je cherchais dans mes contacts cette personne que je considérais comme un frère. Une fois le contact trouvé, j'ai appuyé sur le petit icône en forme de téléphone. Il me répondit rapidement. Je lui dis que je me sentais pas très bien. J'ai tenté de cacher mes sanglots mais il comprit malgré tout que je pleurais. Il m'a dit qu'il arrivait et que je ne devais rien faire en l'attendant [...]

Peu à peu, Elena va s'ouvrir, va se sentir exister, dit-elle, et prendre sa place dans son groupe et dans sa famille. Elle peut même se faire des amis, pas seulement pour « *faire comme eux* » et elle ose s'affirmer de façon différente du reste du groupe. Par exemple, quand elle est invitée à une fête, elle est l'une des seules à ne pas boire d'alcool ni à fumer du cannabis. Elle aime s'occuper des autres et les prendre en charge. Elle se sent mieux dans son corps et elle aime le sentir en action. Elle s'est inscrite dans une salle de sport.

Petit à petit, elle a arrêté de se scarifier et bien qu'elle n'ait pas fait explicitement le lien entre la fin des scarifications et l'avènement d'un premier tatouage, elle a beaucoup parlé de son attirance pour cette « autre forme » de marquage corporel.

Elle s'est organisée « un cadeau d'anniversaire » pour ses 18 ans : elle a pris rendez-vous chez un tatoueur, pour un dessin

bien précis qu'elle avait choisi et sur un lieu particulier de son corps, spécifique, à ses yeux.

Ce dessin, effectué par le tatoueur suivant les indications qu'elle a données, entoure une grande partie de sa jambe. À partir de ce qu'elle nous a expliqué, ce dessin a une véritable fonction d'amulette pour elle par rapport à la fragilité qu'elle ressent dans cette partie de son corps. C'est là qu'elle « a souvent mal », dit-elle. Elle ajoute qu'elle adore son tatouage et qu'elle en est fière.

De ce passage de scarifications à tatouage, elle indique : « Mon tatouage me fait penser à mes scarifications. Mais maintenant je vais mieux alors c'est une autre étape. Il recouvre mes scarifications car j'en avais fait aussi à cet endroit-là ».

Elle parle du tatouage comme certains utilisateurs de drogue qui en veulent encore et encore. Comme une addiction car à peine le premier tatouage terminé, elle rêve à haute voix : « J'ai envie de me faire tatouer encore. J'ai pensé à une étoile dans le dos, genre la Grande Ourse. J'ai envie aussi de mettre une citation ».

Aujourd'hui, Elena suit des études à l'université. Par ailleurs, elle a de nombreuses activités sportives car elle souhaite devenir cascadeuse professionnelle. Il semble que ses parents sont d'accord car ils vont l'inscrire dans une école qui prépare à cette profession.

Depuis un an et demi, nous recevons chaque semaine Annette, 16 ans.

Elle a été adoptée en très bas âge, elle vient d'une île lointaine et son aspect physique l'indique. Il y a toujours une surprise dans sa nouvelle apparence au fur et à mesure du temps. En particulier, elle maltraite ses cheveux crépus et très bruns en les teignant de couleurs vives ou en les décolorant complètement. Comme beaucoup d'adolescentes, elle n'est évidemment pas à l'aise dans son corps mais elle a quelques stratégies très personnelles pour masquer à la fois son corps et son mal-être. Par exemple, elle porte des vêtements très colorés comme si elle préférerait attirer l'attention sur l'enveloppe plutôt que sur le contenu. En parallèle,

elle a aussi peu de considération pour sa personne et pour ce qu'elle représente à ses propres yeux que pour son corps.

Annette a une histoire assez chaotique de prises en charge multiples mais successives aussi bien du point de vue thérapeutique que du point de vue scolaire.

Ses parents adoptifs se sont séparés quand elle avait huit ans. La relation entre la mère et la fille était très fusionnelle et également discordante. En effet, sa mère vivait parfois des moments très dépressifs pendant lesquels elle était hospitalisée. Petite, Annette ne recevait pas suffisamment d'explications pour pouvoir comprendre le départ de sa mère, ce qu'elle vivait comme un rejet. Annette elle-même a donc eu un parcours de soin fait de différents passages : hospitalisations, prises en charge psychologiques diverses, déscolarisation. Actuellement, la situation semble relativement stabilisée sur un mode malgré tout pas complètement satisfaisant. Elle a maintenant un comportement social légèrement en retrait, elle apparaît comme dépressive, assez angoissée et elle pratique une activité de scarification plus ou moins intense, suivant les périodes. Elle supporte très mal les remarques de ses amies, ce qui la plonge dans un malaise important et c'est à ce moment-là qu'elle se scarifie le plus. Si les tensions s'apaisent, elle a moins recours à ce geste.

Malgré ses difficultés relationnelles, ses résultats scolaires se maintiennent dans la moyenne mais si l'angoisse est trop forte, elle a la tentation, dit-elle, de tout abandonner. Elle est vraiment fragile et peu ancrée dans la réalité.

Au cours de plusieurs séances de psychothérapie, Annette a parlé des scarifications et des circonstances dans lesquelles elles avaient lieu. Rien que de très classique : la scarification comme exutoire à l'angoisse, comme reprise en main du corps.

Un jour, elle évoque aussi les raisons qui la poussent à ce geste : « Je fais ça pour me souvenir plus tard des moments où ça allait vraiment mal ».

Pourtant, dans les séances de ces dernières semaines, elle a commencé à parler de tatouage et dit sa détermination à se faire tatouer le nom d'une déesse dont lui avait souvent parlé son

grand-père maternel, maintenant décédé. Bien qu'elle ne soit pas majeure et qu'elle n'ait pas d'autorisation écrite de ses parents, un tatoueur a accepté d'écrire ce nom sur elle.

Ces deux histoires ont une caractéristique commune. Après une longue phase d'activité scarificatoire, Elena comme Annette sont passées à un nouveau mode d'expression. Leur corps est toujours le support de « leurs dire » mais elles ont choisi un procédé ornemental et non plus mutilant.

Le tatouage vient clore l'activité scarificatoire. Pour autant, on ne peut pas, à l'heure actuelle, affirmer que le tatouage met un terme, un point final aux scarifications. Il est beaucoup trop tôt dans l'histoire de ces jeunes filles pour en arriver à ces conclusions.

Remarquons que le tatouage correspond à un projet, longuement mûri, alors que la scarification était chaque fois un geste impulsif, non réfléchi, à répéter toujours plus souvent, et dans la solitude. En effet, se faire tatouer suppose d'avoir recours à un professionnel, c'est-à-dire organiser l'événement en trouvant le bon tatoueur, en prenant rendez-vous, en faisant les économies financières nécessaires, à le payer (et même cher) et enfin en réfléchissant au choix du dessin et au lieu du corps sur lequel il sera inscrit.

Pour l'une d'elles, le tatouage a eu pour fonction le masquage des traces de la scarification puisqu'elle a fait inscrire le dessin choisi sur les zones de son corps qu'elle avait entaillées. Effectivement, la pratique thérapeutique met en avant une différence tout à fait importante entre la scarification et le tatouage dans l'exposition au regard de soi-même et au regard de l'autre. Les scarifications entraînent généralement chez leurs auteurs un sentiment de honte et toutes sortes de stratégies pour cacher les marques qu'elles ont laissées. Au contraire, le tatouage est plutôt « bien vu », bien admis socialement, et il peut être exposé sans aucune honte aux yeux de tous. Ce tatouage, dans de nombreuses situations, a de plus une fonction de mise en relation : le tatoué est interpellé verbalement par le regardeur, ce qui peut être l'amorce d'un échange, d'une discussion, sur le sens que ces signes ont pour les uns et les autres. C'est l'occasion parfois d'un sentiment de valorisation, ce qui est paradoxal chez des jeunes



filles qui disent par ailleurs se sentir si mal dans leur corps et dans leur relation à autrui.

Sur le plan clinique, nous nous interrogeons sur le lien qui peut exister entre le tatouage non rituel et les moyens de conserver les souvenirs, ce que nous nommons les outils de mémoire.

Les deux jeunes filles dont nous avons raconté brièvement les itinéraires se sont fait tatouer « comme les autres » puisque c'est à la mode, puisque cette pratique se répand, à tous les âges, et que c'était un signe d'autonomisation pour elles. Néanmoins l'une comme l'autre, et comme bien d'autres encore, se sont exprimées par un dessin spécifique, complètement lié à leur histoire et à une période transitoire de leur vie.

À travers ces histoires, nous comprenons que le corps prend alors une fonction nouvelle, il devient support d'une certaine forme d'écriture, qui évolue.

Ainsi apparaît une pseudo écriture, des traits, des initiales qui signent des marques de souffrances à jamais inscrites sur le corps. Les individus disent qu'ils ne veulent pas oublier ce moment où ils avaient mal, qu'ils ont besoin de le fixer. Leur corps doit porter la trace de ces moments douloureux, en être le témoin. Il semble que cela corresponde à un sentiment d'existence en rapport avec des événements forts de leur vie : chagrin d'amour, mort d'un proche... L'inscription fait trace d'un événement passé, quelque chose de disparu mais dont le sujet veut en conserver la trace.

Le désir exprimé là par les adolescents est que leur corps devienne leur mémoire.

Une autre fonction des scarifications et du tatouage apparaît à la lecture des cas d'Elena et d'Annette. C'est la fonction de protection contre les mauvais esprits. Le motif du tatouage a une fonction bien particulière, sensée porter bonheur ou protéger le sujet de l'extérieur. Pour Elena, il s'agit de renforcer une partie de son corps fragile et, pour Annette, le tatouage devra lui apporter une stabilité affective par cette déesse imprimée sur elle. Pour l'une, le talisman qui la protégera, pour l'autre, le souvenir « encré » à tout jamais de son grand-père tant aimé.

C'est là ce qui justifie notre interrogation sur certains tatouages comme outil de mémoire.

Enfin, dans les trois cas cliniques que nous avons présentés, le tatouage semble présenter une dimension particulière car il est la marque d'une évolution psychique que l'on peut considérer comme positive. Les trois jeunes femmes n'agissent plus dans le passage à l'acte : à une souffrance, il faut une réponse immédiate qui vient sous forme de décharge. C'est la scarification, atteinte brutale au corps. Le tatouage, au contraire, apporte de la réflexion et de la distance : chacune réfléchit à la manière de représenter sa douleur pour la faire évoluer.

Le regard de l'autre devient important. Le tatouage en effet attire le regard de l'autre, il le piège, le regard de l'autre s'arrête sur ce dessin, ce texte écrit. Cette marque corporelle est une forme de langage qui dit des choses de soi, qui transmet un message plus élaboré, plus construit que l'entaille qui n'est qu'un indicateur du mal-être du sujet.

## **Conclusion**

Aujourd'hui, le tatouage présuppose presque systématiquement une démarche sociale. Après une « période de réflexion » qui le conduit à concrétiser son projet, le sujet se rend chez un tatoueur, paie la prestation et le tatoueur va œuvrer. Si le sujet n'a pas trouvé par lui-même, avant l'intervention, le motif qu'il désire qu'on lui applique, le tatoueur lui proposera une création originale ou un choix sur catalogue. Mais c'est le futur tatoué qui prendra sa décision. Il se trouvera donc, dès lors, porteur d'une marque formée et/ou dessinée sensée le représenter.

Pouvons-nous conclure de ce qui précède que certains sujets, probablement nombreux, qui se font tatouer ont l'intention d'être contemplés comme un tableau, même s'ils ne le savent pas, même si personne n'a vu le tatouage et même s'ils affirment qu'ils ne l'ont fait que pour eux-mêmes ?

Nous nous interrogeons sur le point particulier de la signification du tatouage des adolescents d'aujourd'hui, signification qui serait à la fois relationnelle et personnelle. Le tatouage et

l'ensemble des dessins peuvent constituer, comme c'est le cas pour Marielle, un véritable livre ouvert qui raconte son histoire, une autobiographie pourrait-on dire.

À la différence des tatouages, les scarifications sont le plus souvent effectuées par le sujet lui-même et ne sont pas organisées pour représenter une forme définie.

Ces deux pratiques présentent un point commun : l'inscription sur le corps est irréversible.

Le recours aux entailles sur le corps est une façon pour certains adolescents de témoigner de cicatrices psychiques. Le tatouage pourrait alors avoir une valeur thérapeutique. Il servirait d'abord à cacher les scarifications puis à opérer un changement de position psychique. Il passerait d'une valeur blessante mais apaisante à une fonction plus ornementale mais qui passe aussi par la douleur. Elle est redoutée par certains, source de satisfaction pour d'autres car preuve de courage, à moins comme pour d'autres encore, nous puissions la décrire comme une douleur exquise. L'étymologie latine de l'adjectif exquis vient de *exquisitus* qui indique ce qui est « raffiné et recherché ». La douleur fait partie de l'épreuve du tatouage, indispensable pour certains et considérée par les adeptes du tatouage comme la condition d'un véritable rite initiatique.

Surtout il ne s'agit plus alors de la pratique d'un passage à l'acte mais d'une démarche sociale réfléchie.

L'adolescent tatoué qui, auparavant, se scarifiait, pourra maintenant s'autoriser à exprimer son propre désir grâce à l'intermédiaire d'un autre, le tatoueur.

## Bibliographie

- Anzieu, Didier, *Le moi-peau*, Paris, Dunod, coll. « Psychismes », 1995 [1985].
- Chabran, Raphaëlle et Thomas Porcheron, « Je, tu, il, elle, nous sommes tatoués », *La Croix*, 4 septembre 2018, p. 2-3, <https://www.la-croix.com/Culture/Art-de-vivre/Le-tatouage-sancre-moeurs-2018-09-04-1200966051>.
- Clastres, Pierre, *La société contre l'État*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1974.
- Freud, Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1973 [1930].
- Sigmund Freud, « Le moi et le ça », dans *Essais de psychanalyse*, trad. de l'allemand par André Bourguignon, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001 [1923], p. 243-305.
- Freud, Sigmund, « Les reconfigurations de la puberté », dans *Les trois Essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2018 [1905].
- Freud, Sigmund, *Totem et tabou*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2015 [1913].
- Gagey, Jacques et Pierre Adnès, *Phénomènes extraordinaires*, Paris, Beauchesne, 1993.
- Gimaret, Antoinette, « Stigmates », dans Michela Marzano (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, p. 907-910.
- Le Breton, David, *Signes d'identité. Tatouages, piercing et autres*, Paris, Métailié, coll. « Traversées », 2002.
- Le Breton, David, « Tatouages et piercings... un bricolage identitaire ? », dans Catherine Halpern et Jean-Claude Ruano-Borbalan (dir.), *Identité(s). L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Sciences Humaines, 2004, p. 109-115.
- Le Brun, Jacques, « Les discours de la stigmatisation au XVII<sup>e</sup> siècle », *Les Cahiers de l'Herne, Stigmates*, n° 75, 2001, p. 103-118.
- Leenhardt, Maurice, *Do Kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien*, Paris, Gallimard, coll. « La montagne Sainte-Genève », 1947.
- Lévi-Strauss, Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974 [1958].
- Lévi-Strauss, Claude, *Structures élémentaires de la parenté*, Paris, Mouton, 1967 [1947].
- Lévi-Strauss, Claude, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, coll. « 10/18 », 1974 [1955].

- Lombroso, Cesare, *L'homme criminel. Criminel-né, fou moral, épileptique. Étude anthropologique et médico-légale*, Paris, Félix Alcan, 1887 [1876].
- Poutrain, Véronique, « sadomasochisme », dans Michela Marzano (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007, p. 830-834.
- Riout, Catherine, *Ados : scarifications et guérison par l'écriture*, Paris, Odile Jacob, 2013.
- Riout, Catherine, « Marielle et ses tatouages : la beauté des anges comme voile », *Revue P.T.A.H., (Psychanalyse, Traversée, Anthropologie et Histoire)*, n<sup>os</sup> 15 et 16, 2003-2004, p. 205-217.
- Riout, Catherine, « Scarifications adolescentes : une violence narcissique », *Enfances et psy*, n<sup>o</sup> 78, 2018, p. 114-124.
- Valéry, Paul, *L'idée fixe ou Deux hommes à la mer*, Paris, Les laboratoires Martinet, 1932.
- Vigarello, Georges, *Le corps redressé*, Paris, Armand Colin, coll. « Dynamiques », 2004 [1978].